

Ciné-Bulles

Papillon de nuit / *Biutiful* d'Alejandro González Iñárritu, Mexique—Espagne, 2010, 148 min

Nicolas Gendron

Volume 29, numéro 2, printemps 2011

URI : id.erudit.org/iderudit/64345ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gendron, N. (2011). Papillon de nuit / *Biutiful* d'Alejandro González Iñárritu, Mexique—Espagne, 2010, 148 min. *Ciné-Bulles*, 29(2), 52–52.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



Biutiful

d'Alejandro González Iñárritu

Papillon de nuit

NICOLAS GENDRON

Barcelone, loin de tout cliché de carte postale. Barcelone, cosmopolite, bordélique, grouillante de clandestins. Entre deux combines pour tirer profit d'une main-d'œuvre illégale, Uxbal arrondit ses fins de mois en parlant aux morts. S'il assume mal son don de médium, il prend plus au sérieux son rôle de père. Quand il apprend trop tard qu'un cancer le ronge, il s'évertue à assurer une vie décente à ses deux enfants, même s'il doit pour cela donner une deuxième chance à leur mère imprévisible. Mais il doit d'abord accepter sa finalité prochaine.

Depuis ses débuts fulgurants, le Mexicain Alejandro González Iñárritu a su creuser, avec aplomb et sensibilité, des enjeux sociaux au rayonnement planétaire, cernant l'âpreté de l'humanité et ses bas-fonds, en opposition à sa capacité de rédemption. S'il tangué toujours admirablement entre la misère et l'espoir, ce maître du clair-obscur raconte également qu'il suffit de peu pour nous tirer d'un côté ou de l'autre, qui le meilleur ami de l'homme dans **Amores Perros**, qui notre langue maternelle dans **Babel**. Après tout, l'âme humaine ne pèserait, semble-t-il, que **21 Grams**.

Inévitablement, **Biutiful** sera jugé comme un saut hors du nid, le premier envol d'Iñárritu sans son scénariste attiré Guillermo Arriaga, avec qui il a accouché des trois titres ci-haut mentionnés. Reconnaissons d'emblée que l'histoire n'est pas aussi ambitieuse; un seul personnage traverse le film en entier, dans une seule et même ville, avec une quête limpide: mourir en paix. Quand le récit embrasse plus large, une impression d'éparpillement se fait ressentir. La faune qui entoure Uxbal, travailleurs chinois et sénégalais, reflète bien ce tissu social dont il est le témoin et l'exploitant, mais les sous-intrigues qui en découlent, parce que seulement effleurées, dévient quelque peu l'attention du drame qui couve. En fait, le noyau familial d'Uxbal à lui seul assurerait déjà une trame solide, d'où cette légère déception. D'autant qu'ils se comptent sur les doigts d'une main ceux qui nous accompagnent dans la mort. Que dire de cette relation toxique qu'Uxbal entretient avec Marambra, son ex pourtant capable de tendresse? Et de ces irrésistibles gamins (impeccablement dirigés), qui encaissent les coups sans jamais perdre leur curiosité ni leur bagout? Sans oublier son frère, trivial et fugace, qui semble sa porte d'entrée vers l'illégalité. Secret, louvoyant entre ses principes mouvants, l'Uxbal de Javier Bardem, viscéral, cimente tout le film. Ces personnages nous font croire à l'impossible tant ils sont contrastés.

Si Uxbal laisse entendre que **Biutiful** s'écrit « comme ça se prononce », il sait pertinemment que la vie n'est pas si simple. Sa fin de parcours épouse pleinement sa dimension spirituelle, récurrente dans la filmographie d'Iñárritu mais ici exploitée à bras-le-corps, en y greffant une touche fantastique de fantômes en escale, intégrée au réel de manière saisissante. Il y a ce médecin qui lui reproche presque d'être condamné, et le désir irrésistible de connaître la teneur du compte à rebours. Il y a ce lourd silence, qui décuple l'urgence. Puis, cette vieille médium, plus en phase avec l'au-delà, qui l'apaise en lui rappelant que « la mort n'est pas la fin ». Et le corps de son père embaumé, qu'il caresse du bout des doigts. Et ces rêves d'enfant, et ces papillons de nuit, tels des anges de la mort. Les symboles pullulent. Le film s'ouvre et se ferme sur une bulle enneigée, dans un espace-temps indéterminé réunissant mystérieusement trois générations. On y perçoit la quiétude des endormis, de même que la vie qui s'éveille. Encore. ▀



Mexique-Espagne / 2010 / 148 min

RÉAL. Alejandro González Iñárritu **SCÉN.** Alejandro González Iñárritu, Armando Bo et Nicolás Giacobone **IMAGE** Rodrigo Prieto **MUS.** Gustavo Santaolalla **MONT.** Stephen Mirrione **PROD.** Fernando Bovaira et Jon Kilik **INT.** Javier Bardem, Maricel Álvarez, Hanaa Bouchaib, Guillermo Estrella, Eduard Fernández, Diaryatou Daff **DIST.** Les Films Équinoxe